

— — — — —
— — — — —
UNE PREMIÈRE
TRADUCTION

EMMA LAVIGNE
— — — — —
— — — — —

Mars 2017

Actes Sud publie une nouvelle traduction par Hélène Henry de *Nous*, le roman dystopique d'Evguéni Zamiatine, ancêtre du *Meilleur des mondes* et de *1984*. C'est une excellente nouvelle pour *Nous*, mais une mauvaise pour moi : je suis au chômage, attelée à une re-traduction entamée un an plus tôt et mise entre parenthèses faute de temps, avec laquelle j'espérais me lancer. Après trois années à Vladivostok et à Mikuni au Japon passées à enseigner le français et acheter des voitures aux enchères pour une boîte russe, j'ai repris aux Langues'O des études de traduction dite technique, mais l'idée de travailler sur des textes littéraires est ancienne et tenace : après avoir passé mon bac, j'avais contacté l'ATLF pour demander comment devenir traductrice littéraire (« Il n'y a pas de parcours typique, faites ce que vous voulez, sachez juste parler une langue et lisez ! », m'avait-on répondu en substance — un très précieux conseil). *Nous* était un projet ambitieux et le travail a été très prenant, voire obsédant. Je pensais avoir tout mon temps, puisqu'il n'y avait pas eu de nouvelle traduction depuis 1929, et quand sort celle d'Hélène Henry, je me retrouve avec quinze chapitres sur les bras et mes yeux pour pleurer. Je me console en traduisant des nouvelles utopiques d'Efim Zozoulia, un contemporain de Zamiatine, et cherche un autre roman dans l'urgence.

Avril – mai 2017

En écumant la presse russe, j'apprends l'existence d'un roman fraîchement paru se déroulant dans le Tadjikistan des années 1990, durant la guerre civile qui a suivi l'indépendance du pays — *Zahhâk*, de Vladimir Medvedev. L'article est dithyrambique, l'Asie centrale une aire qui m'intéresse depuis longtemps et qui reste méconnue du public français. Je suis happée à la lecture par la reconstitution sociale et historique et conquise par les références à l'épopée orale. Il y a aussi ce côté western, ce suspense entretenu, cet humour face à l'horreur, et l'auteur, entre autres traducteur du persan, qui a vécu près de quarante ans à Douchanbé, semble passionné par son sujet. Je tiens mon livre.

Si *Nous* était libre de droits, cette fois il convient de s'adresser à la maison d'édition russe, ArsisBooks, pour s'assurer qu'une traduction française n'est pas déjà en cours. L'éditrice, Roza Zaripova, qui s'apprêtait à céder les droits étrangers à une agence, décide de conserver ceux du français et m'accorde sa confiance pour démarcher les éditeurs. Si je ne trouve pas preneur, je ne serai pas la seule à être déçue, c'est une nouvelle motivation. Je traduis le premier chapitre, des extraits de critiques et rédige une présentation pour constituer un dossier.

Juin – juillet 2017

Je me rends avec mon ami, Johann, au festival Étonnants Voyageurs de Saint-Malo et son salon du livre. J'en repars avec de précieux conseils – résultats d'une belle rencontre avec une éditrice qui s'intéresse aux nouvelles de Zozoulia – et avec l'adresse mail de Fanny Mossière, directrice de la collection russe des éditions Noir sur Blanc.

De retour, je traduis encore deux chapitres et envoie le tout à Fanny Mossière. Elle accuse réception, mais m'avertit que je n'aurai pas de réponse avant deux mois. En attendant, je m'abstiens de le présenter ailleurs, un pari risqué.

Septembre 2017

Johann part au Tadjikistan pour son travail. L'occasion est trop belle, je l'accompagne. Il doit ensuite se rendre dans le sud du Kirghizstan, parfaite excuse pour prendre la route longue du Pamir, imposant massif montagneux dans lequel se déroule le roman de Medvedev. La réponse positive de Noir sur Blanc arrive à Qalaï-Khumb, petite ville dans le défilé du fleuve Piandj, frontière naturelle avec l'Afghanistan, où se déroule l'un des chapitres.

Octobre 2017

Fanny Mossière est de passage à Paris, elle me donne rendez-vous dans les locaux français de Noir sur Blanc, nous faisons connaissance. Elle me demande de réfléchir à un nouveau titre, *Zah-hâk* étant proprement imprononçable en français, de créer un glossaire pour les nombreux mots tadjiks qui parsèment le texte, et me fait parvenir le contrat quelques jours plus tard.

Novembre 2017 – août 2018

Enfin le cœur du sujet, la traduction des quelque 800 feuillets russes. Il nécessitera dix mois de travail sur fond de musique per-sane et de bandes originales de Sergio Leone.

J'identifie immédiatement un problème technique. Le texte russe est donc truffé de mots tadjiks, une langue persane qui s'écrit en cyrillique, le pays étant une ancienne république soviétique, mais un cyrillique modifié, que l'auteur du roman translittère naturellement pour le public russophone. Il faut donc retrouver la graphie originale de chaque mot et transcrire en français. Pour remonter aux sources, j'utilise un dictionnaire tadjik, mais pour la transcription, les ressources font cruellement défaut. Même la base de données linguistiques de l'ONU n'apporte rien : elle donne les toponymes tadjiks d'après leurs variantes russes. Les transcriptions glanées dans des articles de recherche sont évidemment plus précises, mais elles ne répondent pas à toutes mes questions. Il faut donc mettre au point un système de translittération, qui passera par de nombreux tâtonnements et sou-

lèvera des interrogations jusqu'au bout. Le *g* doit-il toujours être dur ou faut-il écrire *gu* devant les *i* et les *e* ? D'ailleurs, faut-il écrire *e* ou *é* ? Le résultat restera mitigé et pourrait encore être discuté.

Autre difficulté : *Zahhâk* est une polyphonie. Les personnages sont de milieux, de cultures et de générations très diverses, trouver la voix de chacun prend beaucoup de temps. J'ai l'impression de commencer un nouveau roman chaque fois que l'un d'eux entre en scène ; il faut trouver son style, son rythme, son vocabulaire, ses expressions fétiches... La plume doit tour à tour se faire abrupte, précieuse, naïve ou éloquente. Jouer sur tous les tableaux est cependant un vrai plaisir : je m'amuse avec l'argot, me documente sur le jargon militaire, prends la voix d'un ermite soufi juché sur sa montagne et fais rimer les ballades et autres vers épiques recueillis par l'auteur : « Le Vakhyo, le Darvoz priaient, / répétant inlassablement : / "Ô Makhsovum tu dois libérer / Notre saint homme, sois clément !" » ». Pour les narrateurs utilisant un langage soutenu, j'opte pour le passé simple ; ceux au parler plus relâché utiliseront le passé composé ou le présent. Je m'attache surtout à m'identifier à chacun d'entre eux dans une sorte de jeu de rôle au terme duquel je me laisse posséder. Lors de notre rencontre à Moscou, plusieurs mois plus tard, l'auteur me parlera de l'état de transe nécessaire à la production comme à la réception du langage : la parole, l'écriture, la lecture et donc la traduction, que j'avais tendance à considérer comme une activité purement technique.

Certaines semaines, je suis très efficace, d'autres pas du tout. Johann lit chaque nouveau chapitre comme un roman-feuilleton, il repère des passages mal traduits (« Quand c'est flou, y a un loup ! »), des phrases mal tournées et m'apporte jusqu'à la fin une aide et un soutien précieux. Les dernières semaines sont intenses. Je regroupe les chapitres par personnage pour faciliter la relecture et m'assurer de la cohérence du style. Je retravaille, cherche le mot juste ou une tournure plus naturelle en introduisant sans cesse de nouvelles coquilles... le travail semble sans fin. J'organise le glossaire (d'*Aftoba*, carafe au col long et fin, à *Zourna*, une sorte de haut-bois) et ajoute des notes de bas de page pour situer les personnages et les événements historiques. Je ne contacte l'auteur qu'à la toute fin, une fois certaine de bien maîtriser le texte.

Pour le titre, que l'éditrice m'a demandé de modifier, je ne vois pas comment nous pourrions nous passer de l'imprononçable *Zah-hâk*, tyran sanguinaire du grand classique persan le *Livre des Rois*, sans retrancher au livre toute une dimension mythique. Je me contente donc d'ajouter quelques mots descriptifs et lisibles : *le roi serpent*.

J'envoie la traduction à la date convenue. Fanny Mossière est en vacances, ô joie, un délai inattendu ! Je relis tout une nouvelle fois et renvoie le texte la veille de son retour. Je n'arrive tout de même pas à m'arrêter et envoie une troisième version une semaine plus tard, puis m'oblige à ne plus y toucher. Advienne que pourra.

Juillet 2019

Fanny commence la relecture avec le texte russe en regard. Premier problème : elle n'en est qu'au début et il y a beaucoup de passages manquants. Je réalise que j'ai traduit les trois premiers chapitres à partir d'une version du texte que l'auteur avait publiée en ligne avant d'être édité et à laquelle il a depuis apporté des modifications. Je reprends donc. Il y aura d'autres oublis par la suite qui me donneront chaque fois de nouvelles sueurs froides. Fanny pointe toutes sortes de problèmes dont pas mal de répétitions, elle apporte une indéniable plus-value au texte. De mon côté, j'introduis de nombreuses modifications ; elle me prie d'avoir la main moins lourde, me dit que le texte est déjà bien, que certains changements n'apportent rien, mais je peine à me réfréner. Dernier jour, ou plutôt dernière nuit, à quatre heures du matin — dernière angoisse : je réalise que ma translittération du *ȳ* ne colle pas. C'est heureusement facile à reprendre, on échappe au désastre.

Vient ensuite le passage de la correctrice, qui apporte elle aussi de nombreuses améliorations, puis la relecture des premières épreuves, où je trouve encore un passage manquant que j'avais pourtant traduit et quelques dernières corrections. Je vais le déposer. Ça y est, c'est fini.

Octobre 2019

Le livre français, *Zahhâk, le roi serpent*, sort en librairie. Je reçois mes exemplaires avec une certaine émotion, mais j'ai du mal à les feuilleter. J'ai l'impression que le texte pourrait encore être amélioré, peaufiné, que chaque page contient une maladresse. Une première traduction est-elle jamais achevée ?

Note de la rédaction de TransLittérature : Le prix Pierre-François Caillé de la traduction 2020 a été décerné le 4 décembre 2020 à Emma Lavigne pour sa traduction du russe de Zahhâk, le roi serpent de Vladimir Medvedev aux Éditions Noir sur Blanc.